

CHAPITRE VII

EXISTENCE DE DIEU

« Si quelqu'un dit que le seul Dieu véritable, notre Créateur et Seigneur, ne peut pas être connu avec certitude par la lumière naturelle de la raison humaine, au moyen des choses créées : qu'il soit anathème. » (Concile du Vatican. Const. *Dei Filius*, II, *De la Révélation*, can. 1.)

SOMMAIRE

1. Importance de la question de l'existence de Dieu. — 2. Démontrabilité de l'existence de Dieu. Objection. — 3. Preuves de l'existence de Dieu. Preuve physique, ou des causes finales. Objections. Preuves métaphysiques : contingence du monde ; subordination des causes efficientes ; le mouvement ; les degrés d'excellence ; les vérités éternelles. Preuves morales : consentement universel ; loi morale. — 4. L'athéisme. Les athées. Absurdité de l'athéisme. Ses conséquences. L'inspirateur de l'athéisme.

Il n'est pas de question qui intéresse autant l'humanité que celle de l'existence de Dieu. Après avoir établi que la solution de cette question n'est pas au-dessus des forces de la raison humaine, nous exposerons la *preuve physique*, les *preuves métaphysiques* et les *preuves morales* de l'existence de Dieu, et nous réfuterons ensuite l'absurde système de l'athéisme.

1. Importance de la question de l'existence de Dieu.

1. L'étude des questions qui se rapportent à Dieu, même en tant qu'elle est du simple domaine de la raison, est une de celles qui importent davantage à la dignité et au bonheur de l'homme^a. Ce que dit Pascal de l'immortalité de l'âme est plus vrai encore de l'existence de Dieu : « C'est une chose qui nous importe si fort et qui nous touche de si près, qu'il faut avoir perdu tout sentiment, pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est. » Les soi-disant philosophes qui, de nos jours, se déclarent

^a « On devient meilleur et meilleur encore, dit saint Augustin, en poursuivant un si grand bien, qu'on ne cherche que pour le découvrir, qu'on ne découvre que pour être stimulé, par les douceurs de la découverte, à une recherche plus avide, qui conduit à de nouvelles douceurs. » (*De la Trinité*, LXV.)

neutres sur cette question et affectent de ne prendre parti ni pour le théisme ni pour l'athéisme, sont sûrement atteints de cette inconcevable folie dont parle l'auteur des *Pensées* : « Les insensés qui vivent ainsi, dit-il, sans connaître Dieu et le chercher, se jugent eux-mêmes si peu dignes de leur soin, qu'ils ne sont pas dignes du soin des autres. Il faut avoir toute la charité de la religion qu'ils méprisent, pour ne pas les mépriser jusqu'à les abandonner dans leur folie. Mais parce que cette religion nous oblige de les regarder toujours comme capables de la grâce qui peut les éclairer, parce que nous pouvons tomber un jour nous-mêmes dans l'aveuglement où ils sont, il faut faire pour eux ce que nous voudrions qu'on fit pour nous-mêmes si nous étions à leur place, et les appeler à avoir pitié d'eux-mêmes. »

2. Est-il nécessaire de démontrer l'existence de Dieu ? L'idée de la Divinité est si profondément gravée au cœur de l'humanité, que cette démonstration paraît inutile. De grands esprits l'ont pensé. « C'est faire preuve de peu de sagesse, disait Origène, que de chercher à démontrer ce qui est manifeste¹. » C'était aussi le sentiment des grands philosophes du paganisme. D'après Platon, il n'est pas possible de garder son sang-froid en présence d'hommes qui nient la Divinité, parce qu'ils s'attaquent à l'évidence même².

Il serait assurément fort désirable, pour l'honneur de l'humanité, qu'il ne fût jamais besoin de prouver l'existence de Dieu. Mais, aux époques de corruption, il se rencontre de ces hommes qui sont assez lâches, suivant l'expression de Pascal, pour faire les braves contre Dieu. Sous le masque de la science, ils essayent par maint sophisme d'obscurcir cette éclatante vérité ; la foule grossière fait écho à ces blasphèmes, qui flattent ses passions. Il n'est donc pas inutile d'insister sur les preuves de l'existence de Dieu, et de mettre à nu l'absurdité des arguments qu'on leur oppose.

2. Démontrabilité de l'existence de Dieu.

3. Quelques philosophes ont prétendu, pour différentes raisons, que l'existence de Dieu était une des vérités indémonstrables, soit par la méthode d'induction, soit par celle de la démonstration proprement dite. Ainsi pensent les *fidéistes* et les *traditionalistes*,

¹ *Contre Celse*, IV, 75. — ² PLATON, *Lois*, X. — Cf. le P. OLIVIER, *Conférences théologiques* ; 5^e conf., *Existence de Dieu*.

parce que la raison est impuissante à s'élever jusqu'à Dieu sans le secours de la foi et de la tradition ^a; les *ontologistes* ^b, parce que nous voyons Dieu immédiatement et qu'on ne démontre pas ce qu'on voit; les *innéistes* ^c, parce que l'idée de Dieu est innée en nous, c'est-à-dire gravée par Dieu dans notre âme quand il l'a créée; les *sentimentalistes* ^d, parce que c'est moins par la raison que par un sens secret, le sens du divin, que nous sommes en contact immédiat avec Dieu.

Ces opinions ne reposent sur aucun fondement, et, par suite, favorisent l'athéisme, en prêtant le flanc à ses attaques. Sur une question si haute et si utile, le devoir est sans doute, non de chercher, en doutant, pour posséder, mais bien, en possédant, de démontrer aux adversaires, par les preuves les plus fortes et les plus convaincantes, ce que nous possédons.

4. Il est une objection spécieuse, qui est comme la résultante des opinions précédemment énoncées. Il convient d'y répondre avant d'exposer les preuves de l'existence de Dieu.

Objection. — Dieu, dit-on, est une vérité première. Or une vérité première se perçoit sans raisonnement. L'existence de Dieu est donc indémontrable.

Réponse. — Dieu est, sans doute, une vérité première en soi, mais non par rapport à nous. De ce que la cause précède l'effet, on ne peut en conclure que la cause soit connue avant l'effet, car il arrive souvent que nous ne connaissons la cause que par l'effet. Ce que nous connaissons tout d'abord, ce sont les créatures; et par elles nous nous élevons par le raisonnement jusqu'à leur auteur.

3. Preuves de l'existence de Dieu.

5. Tout nous mène à Dieu; tout, dans le monde physique comme dans le monde moral, établit qu'il est. Nous pouvons ainsi distinguer trois sortes principales de preuves: une *preuve physique*, tirée de l'ordre admirable qui règne dans l'univers; des *preuves métaphysiques*, tirées de la considération de la nature des choses; et des *preuves morales*, tirées de la nature humaine.

^a Lamennais, de Bonald, Ventura, Bautain, Bonnetty.

^b Malebranche, Gioberti.

^c Platon, Descartes, V. Cousin.

^d Jamblique, Jacobi, le P. Gratry.

6. Toutes ces preuves reposent sur le *principe de raison suffisante*, c'est-à-dire sur le principe, que tout être qui n'a pas sa raison d'être en lui-même doit l'avoir dans un autre qui est à soi-même sa raison d'être, c'est-à-dire en Dieu.

7. Parmi les preuves métaphysiques, il en est une, présentée sous différentes formes par des philosophes éminents ^a, qui consiste à conclure l'existence de Dieu de l'idée que nous avons de Dieu.

Nous concevons Dieu comme l'être absolument parfait. Or l'existence est une perfection; donc Dieu existe.

Mais la plupart des métaphysiciens, et parmi eux saint Thomas, trouvent cette preuve insuffisante, parce que, suivant eux, il est illogique de déduire l'existence réelle de l'existence idéale que seule contient le concept de l'être parfait.

Les seules preuves incontestables de l'existence de Dieu sont donc celles qui ont pour base une réalité; car on ne peut contester qu'un fait réel ait une cause réelle d'existence.

Preuve physique.

8. La preuve *physique*, dite aussi des *causes finales*, se formule ainsi:

Tout ordre suppose un ordonnateur. Or il y a de l'ordre dans le monde; donc l'ordre du monde suppose un ordonnateur, qui est Dieu.

9. *Tout ordre suppose un ordonnateur.* — L'ordre est une adaptation des moyens à une fin. Or c'est la fin, c'est-à-dire l'effet futur, qui détermine les moyens: ainsi la vision, qui est la fin de l'œil, est la raison pour laquelle cet organe a la structure qu'on lui connaît. Mais un effet futur, n'existant pas encore *réellement*, doit, pour déterminer sa cause, exister *idéalement*, c'est-à-dire dans une intelligence capable de prévoir, de vouloir et de mettre un plan à exécution. L'adaptation des moyens à une fin est donc l'œuvre d'une cause intelligente.

« Tout ce qui montre de l'ordre, dit Bossuet, des proportions bien prises et des moyens propres à faire de certains effets, montre aussi une fin expresse; par conséquent, un dessein formé, une intelligence réglée et un art parfait ¹. »

^a Saint Anselme, Descartes, Leibniz, Fénelon.

¹ BOSSUET, *De la Connaissance de Dieu et de soi-même*, ch. iv, 1.

10. *Il y a de l'ordre dans le monde.* — Les Grecs appelaient le monde *Cosmos*, mot qui signifie *ordre*. L'idée que nous nous faisons du monde est, en effet, celle d'un tout parfaitement ordonné, où toutes les forces de la nature convergent vers une fin unique, qui est le bien, l'unité, la beauté de cet univers.

Sans doute, la finalité *extrinsèque* de beaucoup de choses nous échappe; nous pouvons nous demander à quoi sert telle espèce minérale, végétale ou animale, en quoi elle contribue à l'harmonie générale. Mais le principe des causes finales étant un principe nécessaire et universel, nous pouvons légitimement affirmer *a priori* que rien n'est inutile, que « rien n'est en vain », comme le dit Aristote.

Quant à la finalité *intrinsèque*, elle se montre partout visible dans le monde des vivants. Quand on examine une plante, un animal, il est impossible de n'y pas reconnaître une adaptation systématique de moyens et de fins, une admirable harmonie des fonctions entre elles, des organes entre eux, des fonctions avec les organes, des êtres avec les milieux qu'ils habitent.

« Considérons, par exemple, le corps humain; quelle machine admirablement disposée pour produire certains effets!

« Le cœur est une véritable pompe aspirante et foulante qui envoie le sang jusqu'aux extrémités du corps; le cœur est associé dans les poumons à l'appareil respiratoire. L'appareil digestif, également composé d'organes qui tendent tous à un même but, l'assimilation des aliments, est également en communication avec l'appareil circulatoire et l'appareil respiratoire. Les jonctions des muscles avec les os, les articulations qui relient ceux-ci entre eux, sont des prodiges de mécanique. Le système nerveux est un véritable réseau télégraphique correspondant avec l'encéphale et la moelle. Cette admirable machine croît et grandit sans s'altérer; elle répare elle-même les désordres que certains accidents pourraient accomplir en elle.

« Mais cette machine n'est pas isolée. Elle est, d'une part, dans un rapport étroit et mystérieux avec l'âme, lui communiquant des sensations qui l'avertissent de ce qui se passe au dehors, et recevant les ordres de sa volonté.

« Elle est, d'autre part, en rapport avec le monde extérieur. L'œil, cette admirable lunette vivante, est disposé pour recevoir l'impression des vibrations lumineuses: l'éther invisible reçoit ces vibrations des corps lumineux, et les transporte jusqu'à l'œil. L'oreille, instrument de musique à plus de deux mille fibres vivantes, est adaptée aux vibrations de l'air: l'air reçoit ces vibra-

tions des corps sonores, et les transporte jusqu'à l'oreille; de là, elles se propagent le long du nerf acoustique, pour arriver au cerveau et à l'âme. L'estomac est fait pour digérer des aliments: ces aliments se trouvent dans la nature; la terre produit le blé et les fruits qui servent à nourrir l'homme; l'oxygène nécessaire pour transformer le sang veineux en sang artériel se rencontre dans l'air, dans la proportion voulue. »

La nature a également disposé autour de l'homme tout ce qui lui est nécessaire: les animaux, qui lui servent d'auxiliaires; le bois et les métaux, qui servent à ses constructions, etc. ¹.

Cette adaptation merveilleuse des moyens à des fins déterminées que présente le corps humain, se constate dans tous les corps vivants, plantes et animaux; elle est mise de plus en plus en lumière par les progrès des sciences naturelles, et « plus on entre dans les secrets de la nature, dit Bossuet, plus on la trouve pleine de proportions cachées, qui font tout aller par ordre, et sont la marque certaine d'un ouvrage bien entendu et d'un artifice profond ² ».

11. *Donc l'ordre du monde suppose un ordonnateur, qui est Dieu.* — Si la construction de la moindre machine dénote une cause intelligente, quelle intelligence que celle qui a conçu et exécuté l'univers! « S'il faut tant de sagesse et de pénétration, dit Minutius Félix ³, même pour remarquer l'ordre et le dessein merveilleux de la structure du monde, à plus forte raison combien en a-t-il fallu pour le former! Si on admire tant les philosophes, parce qu'ils découvrent une partie des secrets de cette Sagesse qui a tout fait, il faut être bien aveugle pour ne l'admirer pas elle-même. »

Cette intelligence, auprès de laquelle l'intelligence humaine la plus haute est infiniment petite, est ce que le bon sens populaire appelle l'*Intelligence divine*.

Objections.

12. *Première objection.* — On peut expliquer l'ordre des choses, disent les épicuriens et les évolutionnistes, sans avoir recours à une cause intelligente qui a tout coordonné, prédéterminé, pré-disposé. Cet ordre n'implique pas une fin préconçue, une inten-

¹ L'abbé DE BROGLIE, *Instruction morale*, p. 85. — ² BOSSUET, *De la Connaissance de Dieu et de soi-même*, ch. IV, l. — ³ OCTAVIUS, ch. XVII. Cité par FÉNELON, dans le *Traité de l'Existence de Dieu*, 1^{re} partie, ch. III.

tion de choisir des moyens en vue d'un but à obtenir. Ce qu'on appelle fin n'est qu'un résultat ; ce qu'on appelle intention n'est qu'une conséquence. En d'autres termes, par suite de coïncidences fortuites, les éléments de la matière se sont combinés de telle façon qu'il en résulte les êtres qui constituent l'univers. Ainsi, par exemple, les oiseaux n'ont pas reçu des ailes pour voler ; mais le hasard a fait que, des ailes leur ayant poussé, ils s'en servent pour le vol ; l'œil n'a pas été fait pour la vision, mais les molécules dont il est formé sont arrivées par une combinaison fortuite à composer un organe susceptible de percevoir la lumière.

Réponse. — Cette explication équivaut à peu près à celle-ci, qu'on donnerait pour expliquer la construction d'un navire : Des clous, des planches, des mâts de sapin, des cordages, des vergues et des poulies, etc., se sont rencontrés par hasard, s'agitant confusément avec une tendance à se combiner, et, à la longue, des coïncidences fortuites ont amené l'appropriation de tous ces objets aux fonctions qu'ils remplissent dans le monde, ainsi que leur accommodation les uns avec les autres¹. Même explication pour donner raison de la construction d'une montre, d'une locomotive, d'une maison, etc.

Ainsi, d'après les évolutionnistes, l'ordre est l'effet du hasard. Mais le hasard est opposé à l'ordre, et surtout à la constance dans l'ordre. « Il y a un mot, dit Legouvé, qui est l'opposé du mot *hasard* : c'est le mot de *suite*. On ne tire pas vingt fois de suite le même numéro ; on ne fait pas tomber un dé sur le même numéro vingt fois de suite. Or la nature tire le même numéro et amène le même dé depuis des milliers de siècles. Depuis des milliers de siècles, tout ce qui naît, tout ce qui vit, tout ce qui fait vivre, tout ce qui croît, tout ce qui décline, tout ce qui meurt, obéit à une même loi, suit un même ordre, passe par les mêmes vicissitudes. Donc il est impossible que le hasard ait créé le monde ; donc il est l'œuvre de Dieu ; donc Dieu existe². »

Dira-t-on que la cause de l'ordre, c'est la nature, les lois de la nature ? Mais si par le nom de nature on n'entend pas, comme le dit Bossuet, « une sagesse profonde, qui développe avec ordre, et selon de justes règles, tous les mouvements que nous voyons³, » ce mot ne signifie rien de plus que le mot *hasard*. Les lois de la

¹ Cf. P. PESNELLE, *le Dogme de la Création et la Science contemporaine*, ch. v. —
² E. LEGOUVÉ, *Fleurs d'hiver*. Cité par l'abbé DUPLESSIS, dans les *Apologistes laïques au dix-neuvième siècle*. — ³ BOSSUET, même ouvrage, ch. IV, 1.

nature, exprimant des rapports de succession ou de coexistence constante entre les choses, ne peuvent se concevoir sans une intelligence qui a établi ces rapports. « Il est aussi absurde, dit Proudhon, de rapporter le système du monde à des lois physiques, sans tenir compte du moi ordonnateur, que d'attribuer la bataille de Marengo à des combinaisons stratégiques, sans tenir compte du premier Consul¹. »

13. *Deuxième objection.* — L'ordre, suivant Kant, n'est pas nécessairement l'effet d'une cause *intelligente*. Il peut être l'effet, soit d'une cause *instinctive*, comme on le voit dans l'animal, soit d'une pluralité de causes agissant de concert.

Réponse. — Kant s'arrête aux causes secondes, dont les unes, comme les animaux, tendent à leur fin instinctivement, et les autres mécaniquement, comme les plantes et les minéraux. Mais si ces êtres ignorent leur fin, il faut que cette fin soit connue de la cause première qui les meut ; et cette cause est Dieu.

De même, si des causes multiples s'harmonisent pour produire un système de moyens et de fins, c'est à la condition qu'elles soient toutes subordonnées à une cause directrice intelligente, dont elles exécutent le plan.

Quelque hypothèse que l'on imagine, il faut nécessairement faire appel, en définitive, pour expliquer l'ordre, à une cause ordonnatrice intelligente.

14. *Troisième objection.* — Quand bien même, dit encore Kant, l'ordre de la nature serait l'effet d'une cause intelligente, il ne s'ensuivrait pas que cette cause est Dieu, c'est-à-dire l'Être infiniment parfait ; car l'ordre du monde est fini : étant fini, il ne réclame pas un ordonnateur infini, mais seulement un ordonnateur très intelligent et très puissant.

Réponse. — Ce n'est point la nature de l'intelligence ordonnatrice, comme le suppose Kant, mais son existence, qui est formellement conclue dans l'argument des causes finales. Toutefois on ne peut inférer de cet argument que cette intelligence est finie. Elle est la première intelligence, identique à la cause première, à la cause créatrice, par conséquent infinie, ainsi qu'il ressort des preuves métaphysiques.

¹ PROUDHON, *Système des contradictions économiques*, prologue.

Preuves métaphysiques.

15. Les preuves métaphysiques de l'existence de Dieu ont pour base : 1^o la contingence du monde ; 2^o la subordination des causes efficientes ; 3^o le mouvement ; 4^o les degrés d'excellence ; 5^o les vérités éternelles.

Preuve par la contingence du monde.

16. Le monde est *contingent*, c'est-à-dire qu'il pourrait ne pas exister ; l'existence ne lui convient pas nécessairement. On peut, en effet, sans contradiction concevoir la non-existence du monde, parce qu'on peut concevoir sans contradiction la non-existence de chacun des êtres qui le constituent. Cette possibilité de ne pas exister se manifeste particulièrement par ce fait, qu'ils sont sujets au changement et qu'ils dépendent les uns des autres ; s'ils étaient nécessaires, ils seraient immuables et indépendants.

Si le monde a pu ne pas exister, il n'a pas toujours été. Mais, comme le dit Bossuet, après saint Thomas, qu'à un moment donné rien ne soit, et éternellement rien ne sera. Rien ne vient de rien. Puisque le monde existe et qu'il n'existe pas par lui-même, il faut donc qu'il existe par la vertu d'un autre être qui a toujours existé, qui est l'Être nécessaire. Si cet être, en effet, par qui existent les êtres contingents, était contingent lui-même, il aurait sa raison d'exister dans un autre, celui-ci dans un autre, et ainsi à l'infini. Comme le nombre infini répugne, il faut donc s'arrêter à un être qui a dans son essence la raison de son existence. Cet être nécessaire est Dieu ^a.

Preuve par la subordination des causes efficientes.

17. Dans le monde, il y a une série de causes efficientes subordonnées ; par exemple, une série d'êtres vivants, plantes ou animaux, qui naissent les uns des autres, ou de phénomènes physiques, dont les uns sont la condition déterminante des autres.

Dans cette série, il est impossible de trouver un être qui se soit

^a « Dieu, dit Leibniz, est la première raison des choses ; car ce qui est borné, comme ce que nous voyons, est contingent. Toutes ces choses n'ont rien par elles-mêmes qui rende leur existence nécessaire. Il faut donc chercher la cause de l'existence du monde, assemblage entier de choses contingentes, dans la substance qui porte la raison de son existence avec elle-même, et qui est nécessaire. » (*Monadologie*.)

produit lui-même ; l'être qui se produirait lui-même existerait avant d'exister, ce qui est absurde. Par conséquent, tout ce qui est produit est produit par un autre, qui est sa cause efficiente.

Mais, en remontant la série des causes efficientes, on ne peut procéder à l'infini. Il faut s'arrêter à une première cause efficiente, qui ait produit le premier terme de la série, sans être produite elle-même. S'il n'en était ainsi, rien n'aurait été produit, puisqu'une première cause manquant, les causes secondes n'existeraient pas ; une série infinie d'êtres causés serait comme une chaîne en l'air qui ne serait suspendue à rien. Il y a donc une première cause efficiente, c'est-à-dire une cause d'où tout procède et qui elle-même ne procède d'aucune autre. Cette cause première est Dieu.

Preuve par le mouvement ¹.

18. Par *mouvement*, il faut entendre non seulement un changement de lieu, une translation dans l'espace, mais tout changement, quel qu'il soit, tout passage de la puissance à l'acte ^a, dans les esprits comme dans les corps.

Que le mouvement existe dans le monde, c'est un fait évident ; rien n'est frappant comme la perpétuelle et universelle mobilité des choses d'ici-bas ; ce qui faisait dire à un ancien philosophe ^b : « Tout s'écoule, tout passe. »

Or tout mouvement suppose un moteur. Ce qui est mù, dit saint Thomas ², est mù par un autre. Il est impossible, en effet, que la même chose, sous le même rapport, soit à la fois le sujet et le principe du mouvement, qu'elle se meuve elle-même : le bois, par exemple, ne peut pas brûler de lui-même, car il serait en même temps, sous le même rapport, et puissance et acte ; pour qu'il brûle, il faut que le feu, qui est chaud en acte, le meuve et l'altère, le fasse passer de la puissance de brûler à l'acte de brûler. Donc tout ce qui est mù est mù par un autre.

Mais nous ne pouvons remonter à l'infini, parce qu'il n'y aurait pas alors de premier moteur, et que par conséquent il n'y

^a La puissance est l'acte en *devenir* ; l'acte est la puissance *devenue*. La puissance est le point de départ ; l'acte, le point d'arrivée. L'être qui part de la puissance pour arriver à l'acte est mobile ; il est mù pour passer de l'une à l'autre. L'acte est la perfection existante, faite, constituée ; la puissance est la perfection possible, qui peut être produite et exister.

^b Héraclite, philosophe grec (v^e siècle av. J.-C.).

¹ Cf. le docteur JULES DIDOT, *Logique surnaturelle objective*, théor. XIX-XXI —

² *Somme théologique*, p. I, q. II, a. 3.